AU CONCERT.

...Nous voudrions exprimer ici notre reconnaissance à Arthur Rubinstein, qui, le premier, cet automne, nous a convoqués, dans cette salle Gaveau, à un concert de piano. Certes, c'est d'abord pour l'entendre que nous nous rendons aux concerts que donne Rubinstein; mais nous y allons aussi parce que ce grand pianiste a le privilège d'attirer et de retenir un public où les femmes, jeunes, belles et jolies sont à la fois nombreuses et choisies. Les femmes qui aiment entendre jouer Rubinstein sont aussi celles qu'un auditeur, qui ne sépare pas volontiers ce qui se voit de ce qui s'entend. aime regarder et admirer. Ce n'est pas gai, ce n'est pas encourageant, lorsque la musique vous a persuadé de croire à l'existence de créatures enchantées, de ne pouvoir contempler autour de soi que des physionomies inexpressives, revêches ou disgraciées. Dans une salle où Rubinstein joue, il y a toujours quinze ou vingt visages féminins qui justifient ou confirment les rêves et les espérances des musiciens dont les oeuvres figurent au programme. Et, sans être surpris qu'elles y soient, on a envie de remercier ces jeunes femmes d'être là.

Ce pouvoir d'aimantation, qui est, à l'heure actuelle, un pouvoir plus particulièrement "rubinsteinien", était autrefois dévolu à un pianiste aujourd'hui disparu, dont le jeu, par certains côtés, est rappelé par le jeu de l'ardent et électrisant Arthur. Nous songeons à l'Italien Busoni; et nous revoyons la salle du Conservatoire, certains soirs des années qui suivirent immédiatement la guerre. Les femmes que rassemblait Busoni ne se ressemblaient point entre elles; mais la plupart, par le

dessin noble ou passionné de leurs traits, par l'expression idéalisée de leurs regards, par ce qu'il pouvait y avoir aussi parfois d'imprévu ou de caractérisé dans leurs coiffures ou dans leurs toilettes paraissaient être là pour matérialiser le monde sonore auquel le jeu et l'art du pianiste donnaient accès. La beauté de ces femmes était poétiquement fidèle à un certain type sentimental, à un certain style romanesque; et leur présence, qui flattait les yeux, satisfaisait l'imagination. Avec un tant soit peu de complaisance, un tant soit peu d'adresse, on arrivait très bien à admettre qu'elles ressuscitaient les mortes pour lesquelles des musiciens, morts eux aussi, avaient jadis écrit ce "nocturne", cette "ballade", ce mouvement de sonate ou cet "intermezzo"...

L'autre soir, dans telle loge, à tel fauteuil du balcon ou de l'orchestre, tandis qu'Arthur Rubinstein jouait, salle Gaveau, quelques Parisiennes subjuguées, quelques étrangères en état de ferveur acceptaient de la musique ce rôle d'inspiratrices. Elles se laissaient distinguer des autres spectatrices par un je ne sais quoi de solitaire, de secret, et, à la fois, d'exaucé; et, hélas! on peut le craindre, par un je ne sais quoi de temporaire - car il ne s'agissait peut-être que de fantômes, suscités par la magie incantatoire du musicien...
Novembre 1934.

Jean-Louis Vaudoyer.

(Cartes et Estampes. pages 119-120;)

(Paris, Plon, 1935.)